

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[1731 : La réunion des amours](#)[CollectionFR. La réunion des amours : éditions et mises en scène françaises](#)[Item](#)[1732 : La réunion des amours \(editio princeps\)](#)

1732 : La réunion des amours (editio princeps)

Créateur(s) : [Marivaux, Pierre de \(1688-1763\)](#)

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

52 Fichier(s)

Les mots clés

[Editio princeps](#)

Comment citer cette page

[Marivaux, Pierre de \(1688-1763\)](#)1732 : *La réunion des amours*(editio princeps), 1732

Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Consulté le 03/10/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/SEM/items/show/895>

Métadonnées Dublin Core

DescriptionMarivaux, *La réunion des amours*, A Paris, Chez Chaubert, 1732.

Date[1732](#)

Genre[Théâtre \(Pièce\)](#)

Mots-clés*Editio princeps*

CouvertureParis

LangueFrançais

Métadonnées DC - édition numérique

Éditeur de la fichePaola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle)

ContributeurRanzini, Paola (responsable du projet)

Mentions légalesFiche : Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage

à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Notice créée le 28/06/2019 Dernière modification le 10/08/2025

LA
RÉUNION
Y 5835^{19.}
DES
AMOURS.

COMEDIE HEROIQUE.

1731.

Le prix est de seize sols.

marivaux



A PARIS;

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des
Augustins, du côté du Pont S. Michel, à la
Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XXXII.

ACTEURS.

L'AMOUR.

CUPIDON.

MERCURE.

PLUTUS.

APOLLON.

LA VERITE.

MINERVE.

LA VERTU.



LA RÉUNION
DES
AMOURS.

COMEDIE HEROIQUE.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, *qui entre d'un côté.*
CUPIDON, *de l'autre.*

CUPIDON, *à part.*

QUE vois-je ? Qui est-ce qui
a l'audace de porter comme
moi un carquois, & des flé-
ches ?

L'AMOUR, *à part.*

N'est-ce pas là Cupidon, cet usurpateur
de mon empire ?

A ij

LA REUNION
CUPIDON, *à part.*

Ne seroit-ce pas cet Amour Gaulois, ce Dieu de la fade tendresse qui sort de la retraite obscure où ma victoire l'a condamné.

L'AMOUR, *à part.*

Qu'il est laid ! qu'il a l'air débauché !

CUPIDON, *à part.*

Vit-on jamais de figure plus sottre ? sachons un peu ce que vient faire ici cette ridicule antiquaille. Approchons.

A l'Amour.

Soyez le bien venu, mon Ancien, le Dieu des soupirs timides, & des tendres langueurs, Je vous salue.

L'AMOUR.

Saluez.

CUPIDON.

Le compliment est sec ; mais je vous le pardonne. Un Proscrit n'est pas de bonne humeur.

L'AMOUR.

Un Proscrit ? Vous ne devez ma retraite qu'à l'indignation qui m'a saisi, quand j'ai vu que les hommes étoient capables de vous souffrir.

DES AMOURS 3

CUPIDON.

Mâle-peste , que cela est beau ! C'est-à-dire , que vous n'avez fui que parce que vous étiez glorieux : & vous êtes un Héros fayard.

L'AMOUR.

Je n'ai rien à vous répondre. Allez, nous ne sommes pas faits pour discourir ensemble.

CUPIDON.

Ne vous fâchez point, mon Confrere. Dans le fonds je vous plains. Vous me dites des injures : mais votre état me désarme. Tenez, je suis le meilleur garçon du monde. ConteZ-moi vos chagrins. Que venez-vous faire ici ? Est-ce que vous vous ennuyez dans votre solitude ? Eh bien, il y a remede à tout. Voulez-vous de l'emploi ? je vous en donnerai. Je vous donnerai votre petite provision de flèches ; car celles que vous avez-là dans votre carquois, ne valent plus rien..... Voyez-vous ce dard-là ? Voilà ce qu'il faut. Cela entre dans le cœur ; cela le pénètre ; cela le brûle ; cela l'embrase : Il crie, il s'agit, il demande du secours, il ne scauroit attendre.

A iij

Quelle méprisable espèce de feux ?

CUPIDON.

Ils ont pourtant décrié les vôtres. Entre vous & moy, de votre tems les Amans n'étoient que des Benêts ; ils ne sçavoient que languir, que faire des hélas ! & conter leurs peines aux échos d'alentour. Oh ! parbleu, ce n'est plus de même. J'ai supprimé les échos, moi. Je blesse ; ah ! vite au remède. On va droit à la cause du mal. Allons, dit-on, je vous aime ; voyez ce que vous pouvez faire pour moi, car le tems est cher ; il faut expedier les hommes. Mes sujets ne disent point je me meurs. Il n'y a rien de si vivant qu'eux. Langueurs, timidités, doux martyre, il n'en est plus question. Fadeur, platitude du tems passé que tout cela. Vous ne faisiez que des fots, que des imbeciles ; moi je ne fais que des gens de courage. Je ne les endors pas, je les éveille : ils sont si vifs, qu'ils n'ont pas le loisir d'être tendres ; leurs regards sont des desirs : au lieu de soupirer, ils attaquent : Ils ne demandent pas d'amour, ils le supposent. Ils ne disent point, faites-moi grace, ils la prennent. Ils ont du respect, mais ils le perdent. Et voilà celui

D E S A M O U R S. 7

qu'il faut. En un mot, je n'ai point d'Esclaves, je n'ai que des Soldats. Allons, déterminez-vous. J'ai besoin de commis; voulez-vous être le mien? sur le champ je vous donne de l'emploi.

L' A M O U R.

Ne rougissez-vous point du récit que vous venez de faire? Quel oubli de la vertu!

C U P I D O N.

Eh bien? Quoi, la Vertu? que voulez-vous dire? Elle a sa charge, & moi la mienne; elle est faite pour regir l'Univers, & moi pour l'entretenir; Déterminez-vous, vous dis-je: Mais je ne vous prends qu'à condition que vous quitterez je ne sçai quel air de dupe que vous avez sur la physionomie. Je ne veux point de cela; allons, mon Lieutenant, alerte; un peu de mutinerie dans les yeux; les vôtres prêchent la résistance: Est-ce là la contenance d'un vainqueur? Avec un amour aussi poltron que vous, il faudroit qu'un Tendron fit tous les frais de la défaite. Eh! éviteriez-vous....

Il tire une de ses fleches Je suis d'avis de vous égayer le cœur d'une de mes fleches pour vous ôter cet air timide & langoureux. Garre que je vous rende aussi fol que moi.

A iij

L'AMOUR, *sirant aussi une de ses fleches.*

Et moi , si vous tirez , je vous rendrai sage.

CUPIDON.

Non pas , s'il vous plaît. J'y perdrois , & vous y gagneriez.

L'AMOUR.

Allez , petit libertin que vous êtes , votre audace ne m'offense point ; & votre empire touche peut-être à sa fin. Jupiter aujourd'hui fait assembler tous les Dieux ; il veut que chacun d'eux fasse un don au Fils d'un grand Roy qu'il aime. Je suis invité à l'Assemblée. Tremblez des suites , que peut avoir cette aventure.

SCENE II.

CUPIDON, *seul.*

COMMENT donc ? Il dit vrai. Tous les Dieux ont reçu ordre de se rendre ici ; il n'y a que moi qu'on n'a point averti , & j'ai crû que ce n'étoit qu'un oubli de la part de Mercure. Le voici qui vient ; voyons ce que cela signifie.

SCENE III.
CUPIDON, MERCURE;
PLUTUS.

MERCURE.

AH ! vous voilà , Seigneur Cupidon ?
Je suis votre serviteur.

PLUTUS.

Bon-jour , mon Ami.

CUPIDON.

Bonjour , Plutus. Seigneur Mercure , il
y a aujourd'hui assemblée generale ; & c'est
vous qui avez averti tous les Dieux de la
part de Jupiter de se trouver ici.

MERCURE.

Il est vrai.

CUPIDON.

Pourquoi donc n'ai-je rien sçu de cela ;
moi ? Est-ce que je ne suis pas une Divinité
assez considerable ?

A y

20 LA REUNION

MERCURE

Eh ! où vouliez-vous que je vous prisse ?
Vous êtes un coureur qu'on ne sçauroit at-
taquer.

CUPIDON.

Vous biazsez , Mercure : Parlez-moi
franchement. Etois-je sur votre liste ?

MERCURE.

Mz foi non. J'avois ordre exprès de
vous oublier tout net.

CUPIDON.

Moi ? Et de qui l'aviez-vous reçu ?

MERCURE.

De Minerve , à qui Jupiter a donné la
direction de l'Assemblée.

PLUTUS.

Oh ? de Minerve , la Déesse de la Sagesse ?
Ce n'est pas là un grand malheur. Tu sçais
bien qu'elle ne nous aime pas ; mais elle a
beau faire , nous avons un peu plus de cre-
dit qu'elle : Nous rendons les gens heureux ,
nous , morbleu , & elle ne les rend que rai-

DES AMOURS. 21
sonnables ; aussi n'a-t-elle pas la presse.

CUPIDON.

Apparemment que c'est elle qui vous a
aussi chargé du soin d'aller chercher le Dieu
de la tendresse , lui dont on ne se ressouve-
noit plus.

MERCURE.

Vous l'avez dit , & ma commission por-
toit même de lui faire de grands compli-
mens.

CUPIDON, *riant.*

La belle Ambassade !

PLUTUS.

Va , va , mon Ami , laisse-le venir , ce Dieu
de la tendresse ; quand on le retabliroit , il
ne feroit pas grand besoin. On n'est plus
dans le goût de l'amoureux martyr ; On ne
l'a retenu que dans les chansons. Le métier
de cruelle est tombé ; ne t'embarasse pas de
ton Rival ; je ne veux que de l'or pour le
battre , moy.

CUPIDON.

Je le croi. Mais je suis piqué. Il me prend
envie de vider mon Carquois sur tous les
cœurs de l'Olimpe.

A vj

MERCURE.

Point d'étourderie; Jupiter est le maître; on pourroit bien vous casser, car on n'est pas trop content de vous.

CUPIDON.

Eh! de quoi peut-on se plaindre, je vous prie?

MERCURE.

Oh! de tant de choses; par exemple, il n'y a plus de tranquillité dans le mariage; vous ne sçauriez laisser la tête des maris en repos; vous mettez toujours après leurs femmes quelque Chasseur qui les attrape.

CUPIDON.

Et moi, je vous dis que mes Chasseurs ne poursuivent que ce qui se présente.

PLUTUS.

C'est-à-dire, que les femmes sont bien aises d'être couruës.

CUPIDON.

Voilà ce que c'est. La plupart sont des coquettes qui en demeurent-là, ou bien qui :

ne se retirent que pour agacer, qui n'oublient rien pour exciter l'envie du Chasseur, qui lui disent, Mirez-moi. On les mire, on les blesse, & elles se rendent. Est-ce ma faute? Parbleu non; la coquetterie les a déjà bien étourdies, avant qu'on les tire.

MERCURE.

Vous direz ce qu'il vous plaira. Ce n'est point à moi à vous donner des leçons, mais prenez-y garde: Ce sont les hommes, ce sont les femmes qui crient, qui disent que c'est vous qui passez les contrats de la moitié des mariages. Après cela, ce sont des vieillards que vous donnez à expédier à de jeunes épouses, qui ne les prennent vivans, que pour les avoir morts, & qui au détriment des Héritiers, ont tout le profit des funérailles. Ce sont de vieilles femmes dont vous vuidez le coffre pour l'achat d'un mari fainéant qu'on ne sçauroit ni troquer ni revendre. Ce sont des malices qui ne finissent point; sans compter votre libertinage: car Bacchus, dit-on, vous fait faire tout ce qu'il veut; Plutus avec son or, dispose de votre carquois; pourveu qu'il vous donne, toute votre artillerie est à son service, & cela n'est pas joli; ainsi tenez-vous en repos, & changez de conduite.

CUPIDON.

Puisque vous m'exhortez à changer, vous avez donc envie de vous retirer, Seigneur Mercure ?

MERCURE.

Laissons-là cette mauvaise plaisanterie.

PLUTUS.

Quant à moi, je n'ai que faire d'être dans les caquets. Tout ce je prends de lui, je l'achète, je marchande, nous convenons, & je paye ; voilà toute la finesse que j'y sçache.

CUPIDON.

Celui-là est comique. Se plaindre de ce que j'aime la bonne chère & l'aisance, moi qui suis l'Amour ? A quoi donc voulez-vous que je m'occupe ? A des Traités de Morale ? Oubliez-vous que c'est moi qui met tout en mouvement, que c'est moi qui donne la vie, qu'il faut dans ma charge un fond inepuisable de bonne humeur, & que je dois être à moi seul plus semillant, plus vivant que tous les Dieux ensemble ?

MERCURE.

Ce sont vos affaires ; mais je pense que voici Apollon qui vient à nous,

DES AMOURS 15

PLUTUS.

Adieu donc, je m'en vais. Le Dieu du bel-esprit & moi ne nous amusons pas extrêmement ensemble. Jusqu'au revoir, Cupidon.

CUPIDON.

Adieu, adieu, je vous rejoindrai.

SCENE IV.

CUPIDON, MERCURE,

APOLLON.

MERCURE.

Q'AVEZ-vous, Seigneur Apollon ?
vous avez l'air sombre.

APOLLON.

Le retour du Dieu de la tendresse me fâche. Je n'aime pas les dispositions où je vois que Minerve est pour lui. Je vous apprends qu'elle va bien-tôt l'amener ici.
Cupido.

CUPIDON.

Et que veut-elle en faire ?

APOLLON.

Vous entendre raisonner tous les deux sur la nature de vos feux, pour juger lequel de vos Dons on doit préférer dans cette occasion ici : & c'est de quoi même je suis chargé de vous informer.

CUPIDON.

Tant mieux, morbleu, tant mieux ; cela me divertira. Allez, il n'y a rien à craindre ; mon Confrère ne plaide pas mieux qu'il blesse.

MERCURE.

Croyez-moi pourtant, allez-vous préparer pendant quelques momens.

CUPIDON.

C'est parbleu bien dit ; Je vais me recueillir chez Bacchus ; il y a du vin de Champagne, qui est d'une éloquence admirable ; j'y trouverai mon Plaidoyer tout fait. Adieu, mes Amis ; tenez - moi des lauriers tout prêts.



SCENE V.

MERCURE, APOLLON.

APOLLON.

IL a beau dire ; le vent du Bureau n'est pas pour lui, & je me defie du succès.

MERCURE.

Eh ! bien que vous importe à vous ?
Quand son rival reviendrait à la mode,
vous n'en inspirerez pas moins ceux qui
chanteront leurs maîtresses.

APOLLON.

Eh ! morbleu, cela est bien différent ;
les chansons ne seront plus si jolies. On ne
chantera plus que des sentimens. Cela est
bien plat.

MERCURE.

Bien plat ! que voulez-vous donc qu'on
chante ?

APOLLON.

Ce que je veux ? Est-ce qu'il faut un

18 L A R É U N I O N
commentaire à Mercure ? Une caresse, une
vivacité , un transport , quelque petite
action.

M E R C U R E.

Ah ! vous avez raison , je n'y songeois
pas ; cela fait un sujet bien plus piquant ,
plus animé.

A P O L L O N.

Sans comparaison , & un sujet bien plus
à la portée d'être senti. Tout le monde est
au fait d'une action.

M E R C U R E.

Où , tout le monde gesticule.

A P O L L O N.

Et tout le monde ne sent pas. Il y a des
cœurs matériels qui n'entendent un senti-
ment , que lorsqu'il est mis sur un canevas
bien intelligible.

M E R C U R E.

On ne leur explique l'ame qu'à la faveur
du corps.

A P O L L O N.

Vous y êtes ; & il faut avouer que la
Poésie galante a bien plus de prise en pa-

DES AMOURS. 19

zeil eas. Aujourd'hui quand j'inspire un couplet de chanson, ou quelques autres vers, j'ai mes coudées franches, je suis à mon aise. C'est Philis qu'on attaque, qui combat, qui se défend mal; c'est un beau bras qu'on saisit; c'est une main qu'on adore, & qu'on baise; c'est Philis qui se fâche; on se jette à ses genoux, elle s'attendrit, elle s'apaise; un soupir lui échape. Ah! Sylvandre; Ah! Philis, levez-vous, je le veux. Quoi! cruelle, mes transports..... finissez. Je ne puis; laissez-moi; des regards, des ardeurs, des douceurs; cela est charmant. Sentez-vous la gayeté, la commodité de ces objets-là? J'inspire là-dessus en me jouant. Aussi n'a-t-on jamais vu tant de Poètes.

MERCURE.

Et dont la Poésie ne vous coûte rien.
Ce sont les Philis qui en font tous les frais.

APOLLON.

Sans doute. Au lieu que si la tendresse
alloit être à la mode, adieu les bras, adieu
les mains; les Philis n'auroient plus de tout
cela.

MERCURE.

Elles n'en seroient que plus aimables, &c

10 LA RÉUNION
sans doute plus aimées. Mais laissez-moi
recevoir la Vérité qui arrive.

SCÈNE VI.
MERCURE, APOLLON,
LA VÉRITÉ.

MERCURE.

IL est tems de venir, Déesse ; l'Assemblée
va se tenir bien-tôt.

LA VÉRITÉ.

J'arrive. Je me suis seulement amusée
un instant à parler à Minerve, sur le choix
qu'elle a fait de certains Dieux, pour la ce-
rémonie dont il est question.

APOLLON.

Peut-on vous demander de qui vous
parliez, Déesse ?

LA VÉRITÉ.

De qui ? De vous.

APOLLON,

Cela est net. Et qu'en disiez-vous donc ?

DES AMOURS. 25.

LA VERITE'.

Je disois..... Mais vous êtes bien hardi
d'interroger la Verité. Vous y tenez-vous?

APOLLON.

Je ne crains rien. Poursuivez.

MERCURE.

Courage.

APOLLON.

Que disiez-vous de moi?

LA VERITE'.

Du bien, & du mal; beaucoup plus de
mal que de bien. Continuez de m'interro-
ger. Il ne vous en coûtera pas plus de sça-
voir le reste.

APOLLON.

Eh! quel mal y a-t-il à dire du Dieu qui
peut faire le Don de l'éloquence, & de l'a-
mour des beaux Arts?

LA VERITE'.

Oh! vos Dons sont excellens; j'en di-

22 LA REUNION
fois du bien; mais vous ne leur ressemblez
pas.

APOLLON.

Pourquoi ?

LA VERITE.

C'est que vous flattez, que vous mentez,
& que vous êtes un corrupteur des âmes
humaines.

APOLLON.

Doucement, s'il vous plaît; comme vous
y allez !

LA VERITE.

En un mot, un vray Charlatan.

APOLLON.

Arrêtez, car je me fâcherois.

MERCURE.

Laissez-la achever; ce qu'elle dit est amu-
sant.

APOLLON.

Il ne m'amuse point du tout, moi. Qu'est-
ce que cela signifie? En quoi donc méritai-
je tous ces noms-là ?

DES AMOURS. 23

LA VERITE.

Vous rougissez ; mais ce n'est pas de vos vices ; ce n'est que du reproche que je vous en fais.

MERCURE, à *Apollon*.

N'admirez-vous pas son discernement ?

APOLLON.

Décèsse, vous me poussez à bout.

LA VERITE.

Je vous définis. Vangez-vous, en vous corrigeant.

APOLLON.

Eh ! de quoi me corriger ?

LA VERITE.

Du métier vénal & mercenaire que vous faites. Tenez, de toutes les eaux de votre Hypocrene, de votre Parnasse, & de votre bel-esprit, je n'en donneroïs pas un fêtu ; non plus que de vos neuf Muses, qu'on appelle les chastes sœurs, & qui ne sont que neuf vieilles friponnes que vous n'employez qu'à faire du mal. Si vous êtes le Dieu de

l'Eloquence, de la Poësie, du bel-esprit, soutenez donc ces grands Attributs avec quelque dignité. Car enfin, n'est-ce pas vous qui dictiez tous les éloges flatteurs qui se débitent ? Vous êtes si accoutumé à mentir, que lorsque vous louiez la vertu, vous n'avez plus d'esprit, vous ne savez plus où vous en êtes.

MERCURE.

Elle n'a pas tout le tort. J'ai remarqué que la fiction vous réussit mieux que le reste.

LA VERITE.

Je vous dis qu'il n'y a rien de si plat que lui, quand il ne ment pas. On est toujours mal loué de lui, dès qu'on mérite de l'être : Mais dans le fabuleux, oh ! il triomphe. Il vous fait un monceau de routes les vertus, & puis vous les jette à la tête : Tiens, prens, enivre-toi d'impertinences & de chimeres.

APOLLON.

Mais enfin.....

LA VERITE.

Mais enfin, tant qu'il vous plaira. Vos Epîtres Dedicatoires, par exemple ?

MERCURE

DES AMOURS. 25

MERCURE.

Oh ! faites-lui grace là-dessus. On ne les lit point.

LA VERITE.

Dans le grand nombre , il y en a quelques-unes que j'approuve. Quand j'ouvre un Livre , & que je vois le nom d'une vertueuse Personne à la tête , je m'en réjouis ; mais j'en ouvre un autre , il s'adresse à une personne admirable ; j'en ouvre cent , j'en ouvre mille ; tout est dédié à des prodiges de vertu & de mérite. Et où se tiennent donc tous ces prodiges ? Où sont-ils ? Comment se fait-il que les personnes vraiment louables soient si rares , & que les Epîtres Dedicatoires soient si communes ? Il me les faut pourtant en nombre égal , ou bien vous n'êtes pas un Dieu d'honneur. En un mot , il y a mille Epîtres où vous vous écriez , „ que votre modestie se rassure , Monseigneur. „ Il me faut donc mille Monseigneurs modestes. Oh ! de bonne foi , me les fournirez-vous ? Concluez.

A POLLON.

Mais, Mercure, approuvez-vous tout ce qu'elle me dit là.

B

MERCURE.

Moi? je ne vous trouve pas si coupable qu'elle le croit. On ne sent point qu'on est menteur, quand on a l'habitude de l'être.

APOLLON.

La réponse est consolante.

LA VERITE.

En un mot, vous masquez tout. Et ce qu'il y a de plaisant, c'est que ceux que vous travestissez, prennent le masque que vous leur donnez pour leur visage. Je connois une très-laide femme, que vous avez appelée charmante Iris. La folle n'en veut rien rabatre. Son miroir n'y gagne rien; elle n'y voit plus qu'Iris. C'est sur ce pied-là qu'elle se montre; & la charmante Iris est une Guenon qui vous feroit peur. Je vous pardonnerois tout cela cependant, si vos flatteries n'attaquoient pas jusqu'aux Princes; mais pour cet article-là, je le trouve affreux.

MERCURE.

Malepeste! C'est l'article de tout le monde.

APOLLON.

Quoi? dire la verité aux Princes?

DES AMOURS. 27

LA VERITE.

Le plus grand des Mortels, c'est le Prince qui l'aime, & qui la cherche. Je mets presque à côté de lui le sujet vertueux qui ose la lui dire. Et le plus heureux de tous les peuples, est celui chez qui ce Prince & ce sujet se rencontrent ensemble.

A P O L L O N.

Je l'avouë, il me semble que vous avez raison.

LA VERITE.

Au reste, Apollon, tout ce que je vous dis-là ne signifie pas que je vous craigne. Vous sçavez aujourd'hui de quel Prince il est question. Faites tout ce qu'il vous plaira, la sagesse & moi nous remplirons son ame d'un si grand amour pour les vertus, que vos flatteurs seront réduits à parler de lui, comme j'en parlerai moi-même. Adieu.

A P O L L O N.

C'en est fait, je me rends, Déesse, & je me raccommode avec vous. Allons, je vous consacre mes veilles. Vous fournirez les actions au Prince, & je me charge du soin de les célébrer.

B ij

SCENE VII.

MERCURE, APOLLON.

MERCURE.

SEIGNEUR Apollon, je vous félicite de vos louables dispositions. Ce que c'est que les gens d'esprit ! Tôt ou tard ils deviennent honnêtes gens.

APOLLON.

Voilà ce qui fait qu'on ne doit pas désespérer de vous, Seigneur Mercure.



SCENE VIII.

CUPIDON, MERCURE;
APOLLON.

CUPIDON.

Garez, gare, Messieurs; voici Minerve
qui se rend ici avec mon Rival.

MERCURE.

Eh bien? nous ne serons pas de trop; je
serai bien aise d'être présent.

APOLLON.

Vous n'auriez pas mal fait de me com-
muniquez ce que vous avez à dire. J'aurais
pû vous fournir quelque chose de bon;
mais vous ne consultez personne.

CUPIDON.

Mons de la Poésie, vous me manquez
de respect.

APOLLON.

Pourquoi donc?

B ü

CUPIDON.

Vous croyez avoir autant d'esprit que
moi, je pense?

MERCURE, *rit.*

Hé, hé, hé, hé.

APOLLON.

Je l'ai pourtant persuadé la raison
même.

CUPIDON.

Et moi, je la fais taire. Taisez-vous
aussi.



SCENE IX.

MINERVE, L'AMOUR;
CUPIDON, MERCURE,
APOLLON.

MINERVE.

Vous sçavez, Cupidon, de quel emploi Jupiter m'a chargée. Peut-être vous plaindrez-vous du secret que je vous ai fait de notre assemblée : mais je croyois vos feux trop vifs. Quoiqu'il en soit, nous ne voulons point que le Prince ait une ame insensible. L'un de vous deux doit avoir quelque droit sur son cœur, mais sa raison doit primer sur tout; & vous êtes accusé de ne la ménager guere.

CUPIDON.

Oùl-dà, je l'étourdis quelquefois. Il y a des momens difficiles à passer avec moi, mais cela ne dure pas.

APOLLON.

Quand on aime, il faut bien qu'il y paroisse.

B iij

LA REUNION

MERCURE.

Tenez, dans la theorie, le Dieu de la
tendresse l'emporte ; mais j'aime mieux la
pratique, à lui.

MINERVE.

Messieurs, ne soyez que spectateurs.

MERCURE.

Je ne dis plus mot.

APOLLON.

Pour moi, serviteur au silence. Je fors.

MINERVE.

Vous me faites plaisir.



SCENE X.

MINERVE, L'AMOUR ;
CUPIDON, MERCURE.

MINERVE.

AL L O N S, Cupidon, je vous écoute-
rai, malgré les défauts qu'on vous
reproche.

CUPIDON.

Mais qu'est-ce que c'est que mes défauts ?
Où cela va-t-il ? On dit que je suis un peu
libertin ; mais on n'a jamais dit que j'étais
un benêt.

L'AMOUR.

Eh ! de qui l'a-t-on dit ?

CUPIDON.

A votre place, je ne ferois point cette
question-là.

MINERVE.

Il ne s'agit point de cela. Terminons.
Je ne suis venue ici que pour vous écouter.
Voyons.

B y

Vous êtes l'ancien, vous ; parlez le premier.

L'AMOUR, *ressuscite & crache.*

Sage Minerve, vous, devant qui je m'estime
heureux de réclamer mes droits.....

CUPIDON.

Je défends les coups d'encensoir.

MINERVE.

Retranchez l'encens.

L'AMOUR.

Je croirois manquer de respect, & faire
outrage à vos lumières, si je vous soupçon-
nois capable d'hésiter entre lui & moi.

CUPIDON.

La Cour remarquera qu'il la flatte.

MINERVE.

A Cupidon.

Laissez-le donc dire.

CUPIDON.

Je ne parle pas. Je ne fais qu'apostropher
son exorde.

L'AMOUR.

Ah ! c'en est trop. Votre audace m'irrite , & me fait sortir de la modération que je voulois garder. Qui êtes-vous pour oser me disputer quelque chose ? Vous , qui n'avez pour attribut que le vice , digne héritage d'une origine aussi impure que la vôtre ? Divinité scandaleuse , dont le culte est un crime , à qui la seule corruption des hommes a dressé des Autels ? Vous , à qui les devoirs les plus sacrés servent de victimes ? Vous , qu'on ne peut honorer , qu'en immolant la vertu ? Funeste auteur des plus honteuses stérilités des hommes , qui , pour récompense à ceux qui vous suivent , ne leur laissez que le deshonneur , le repentir , & la misère en partage : Osez - vous vous comparer à moi , au Dieu de la plus noble , de la plus estimable , de la plus tendre des passions , & j'ose dire de la plus féconde en Héros ?

CUPIDON.

Bon , des Héros ! Nous voilà bien riches ! Est - ce que vous croyez que la terre ne se passera pas bien de ces Messieurs-là ? Allez , ils sont plus curieux à voir que nécessaires : leur gloire a trop d'attirail. Si l'on rabatoit tous les frais qu'il en coûte pour les avoir ;

B vj

11

36 — LA REUNION

on verroit qu'on les achete plus qu'ils ne valent. On est bien dupe de les admirer, puisqu'on en paye la façon. Il faut que les hommes vivent un peu plus bourgeoisement les uns avec les autres, pour être en repos. Vos Heros sortent du niveau, & ne font que du tintamarre. Pour suivez.

MINERVE.

Laissons-là les Heros. Il est beau de l'être ; mais la raison n'admire que les sages.

CUPIDON.

Oh ! de ceux-là, il n'en a jamais fait, ni moi non plus.

L'AMOUR.

De grace, écoutez-moi, Déesse. Qu'est-ce que c'étoit autrefois que l'envie de plaire ? je vous en atteste vous-même. Qu'est-ce que c'étoit que l'amour ? Je l'appellois tout-à-l'heure une passion. C'étoit une vertu ; Déesse : c'étoit du moins l'origine de toutes les vertus ensemble. La nature me presentoit des hommes grossiers, je les polissois ; des féroces, je les humanisois ; des faineans, dont je ressuscitois les talens ensevelis dans l'oisiveté & dans la paresse. Avec moi, le méchant rougissoit de l'être. L'espoir de

plaire, l'impossibilité d'y arriver autrement que par la vertu, forçoient son ame à devenir estimable. De mon temps, la pudeur étoit la plus estimable des graces.

CUPIDON.

Eh bien ! il ne faut pas faire tant de bruit ; c'est encore de même. Je n'en connois point de si piquante, moi, que la pudeur. Je l'adore, & mes sujets aussi. Ils la trouvent si charmante, qu'ils la poursuivent par tout où ils la trouvent. Mais je m'appelle l'Amour ; mon métier n'est pas d'avoir soin d'elle. Il y a le respect, la sagesse, l'honneur, qui sont commis à la garde. Voilà ses Officiers ; c'est à eux à la défendre du danger qu'elle court ; & ce danger c'est moi. Je suis fait pour être, ou son vainqueur, ou son vaincu. Nous ne saurions vivre autrement ensemble ; & l'aube qui peut. Quand je la bats, elle me le pardonne : quand elle me bat, je ne l'en estime pas moins, & elle ne m'en hait pas davantage. Chaque chose a son contraire ; je suis le sien. C'est sur la bataille des contraires que tout roule dans la nature. Vous ne sçavez pas cela, vous ; vous n'êtes point Philosophe.

L'AMOUR.

Jugez-nous, Déesse, sur ce qu'il vient

d'avouer lui-même. N'est-il pas condamnable ? Quelle différence des Amans de mon tems aux siens ? Que de décence dans les sentimens des miens ! Que de dignité dans les transports même !

CUPIDON.

De la dignité dans l'amour ! De la décence pour la durée du monde ! Voilà des agrémens d'une grande ressource ! Il ne sçait plus ce qu'il dit. Minerve, toute la nature est intéressée à ce que vous renvoyiez ce vieux Garçon-là. Il va l'appauvrir à un point, qu'il n'y aura plus que des deserts. Vivra-t-elle de soupirs ? Il n'a que cela vaillant. Autant en emporte le vent : & rien ne reste que des Romans de douze Tomes. Encore à la fin, n'y aura-t-il personne pour les lire. Prenez garde à ce que vous allez faire.

L'AMOUR.

Juste Ciel ! faut-il ?

CUPIDON.

Bon, des apostrophes au Ciel ! Voilà encore de son jargon. Eh ! morbleu, qu'il s'en aille. Tenez, mon ami, je veux bien encore vous parler raison. Vous me reprochez ma naissance, parce qu'elle n'est pas

méthodique, & qu'il y manque une petite formalité, n'est-ce pas ? Eh bien, mon enfant, c'est en quoi elle est excellente, admirable ; & vous n'y entendez rien.

MERCURE.

Ceci est nouveau.

CUPIDON.

Doucement. La nature avoit besoin d'un Amour, n'est-il pas vrai ? Comment falloit-il qu'il fût, à votre avis ? Un conteur de fades sornettes ? Un trembleur qui a toujours peur d'offenser, qui n'eût fait dire aux femmes, que, ma gloire ! & aux hommes, que, vos divins appas ! Non, cela ne valoit rien. C'étoit un épiégle tel que moi qu'il falloit à la nature ; un étourdi, sans souci, plus vif que délicat ; qui mît toute sa noblesse à tout prendre, & à ne rien laisser. Et cet enfant-là, je vous prie, y avoit-il rien de plus sage que de lui donner pour pere & pour mere des parens joyeux, qui le fissent naître sans cérémonie dans le sein de la joye. Il ne falloit que le sens commun pour sentir cela. Mais, dites-vous, vous êtes le Dieu du vice ? Cela n'est pas vrai ; Je donne de l'amour, voilà tout : le reste vient du cœur des hommes. Les uns y perdent, les autres y ga-

guent ; je ne m'en embarasse pas. J'allume le feu ; c'est à la raison à le conduire : & je m'en tiens à mon métier de Distributeur de flâmes au profit de l'Univers. En voilà assez ; croyez-moi ; retirez-vous. C'est l'avis de Minerve.

MINERVE.

Je suspens encore mon jugement entre vous deux. Voici la Vertu qui entre ; Je ne prononcerai que lorsqu'elle m'aura donné son avis.

SCENE XI.

LA VERTU.

Les Acteurs précédents.

MINERVE.

VENEZ, Déesse ; nous avons besoin de vous ici. Vous sçavez les motifs de notre assemblée. Il s'agit à présent de sçavoir lequel de ces deux amours nous devons retenir pour nos desseins. Je viens d'entendre leurs raisons ; mais je ne déciderai la chose , qu'après que vous l'aurez examinée vous-même. Que chacun d'eux vous fasse

sa déclaration. Vous me direz après, laquelle vous aura paru du caractère le plus estimable ; & je jugerai par là lequel de leurs Dons peut entraîner le moins d'inconviniens dans l'ame du Prince. Adieu, je vous laisse ; & vous me ferez votre rapport.

SCENE XII.

L'AMOUR, CUPIDON ;
MERCURE, LA VERTU.

MERCURE.

L'EXPEDIENT est très-bon.

CUPIDON.

Dites-moi, Déesse, ne vaudroit-il pas mieux que nous vous tirassions chacun un petit coup de dard ? Vous jugeriez mieux de ce que nous valons par nos coups.

LA VERTU.

Cela seroit inutile. Je suis invulnérable. Et d'ailleurs, je veux vous écouter de sens froid, sans le secours d'aucune impression étrangere.

LA REUNION

MERCURE.

C'est bien dit, point de prévention.

L'AMOUR.

Il est bien humiliant pour moi de me voir tant de fois réduit à lutter contre lui.

CUPIDON.

Mon ancien recule ici ? Ses flâmes heroïques ont peur de mon feu bourgeois. C'est le brodequin qui épouvante le cothurne.

L'AMOUR.

Je pourrais avoir peur, si nous avions pour juge une ame commune, mais avec la Vertu je n'ai rien à craindre.

CUPIDON.

Il fait toujours des exordes. Il a pillé celui-ci dans Cleopatre.

LA VERTU.

Qu'importe ? Allons, je vous entends.

MERCURE.

Le pas est réglé entre vous. C'est à l'Amour à commencer.

C U P I D O N.

Sans doute. Il est la Tragedie, lui. Moi, je ne suis que la petite Piece. Qu'il vous glace d'abord, je vous rechaufferai après.

Mercury & la Verité sourient.

L' A M O U R.

Quoi ? met-il déjà les ricurs de son côté ?

L A V E R T U,

Laissez-le dire. Commencez, je vous écoute.

M E R C U R E.

Morus.

L' A M O U R, *s'écarte, & fait la révérence en abordant la Vertu.*

Permettez-moi, Madame, de vous demander un moment d'entretien. Jusques ici mon respect a réduit mes sentimens à se taire.

C U P I D O N, *baïlle.*

Ha, ha, ha.

L' A M O U R.

Ne m'interrompez donc pas.

CUPIDON.

Je vous demande pardon ; mais je suis l'Amour : & le respect m'a toujours fait bâiller. N'y prenez pas garde.

MERCURE.

Ce début me paroît froid.

LA VERTU.

à l'Amour.

Recommencez.

L'AMOUR.

Je vous disois, Madame, que mon respect a réduit mes sentimens à se taire. Ils n'ont osé se produire que dans mes timides regards ; mais il n'est plus tems de feindre, ni de vous dérober votre victime. Je sçais tout ce que je risque à vous déclarer ma flamme. Vos rigueurs vont punir mon audace. Vous allez accabler un teméraire ; Mais, Madame, au milieu du courroux qui va vous saisir, souvenez-vous du moins que ma témérité n'a jamais passé jusqu'à l'esperance ; & que ma respectueuse ardeur.....

CUPIDON.

Encore du respect ! Voilà mes vapeurs qui me reprennent.

MERCURE.

Et les voilà qui me gagnent aussi, moi,

L'AMOUR.

Déesse, rendez-moi justice. Vous sentez bien qu'on m'arrête au milieu d'une période assez touchante, & qui avoit quelque dignité.

LA VERTU.

Voilà qui est bien ; votre langage est décent. Il n'étourdit point la raison. On a le tems de se reconnoître ; & j'en rendrai bon compte.

MERCURE.

Cela fait une belle Piece d'éloquence. On diroit d'une harangue.

CUPIDON.

Oui-dà ; cette âme, avec les rigueurs de Madame, la témérité qu'on accable à cause de cette audace qui met en courroux, en dépit de l'esperance qu'on n'a point, avec cette victime qui vient brocher sur le tout. Cela est très-beau, très touchant assurément.

L'AMOUR, à *cupidon*.

Ce n'est pas votre sentiment qu'on de-

mande. Voulez-vous que je continuë ;
Déesse ?

LA VERTU.

Ce n'est pas la peine. En voilà assez. Je
vois bien ce que vous sçavez faire. A vous,
Cupidon.

MERCURE.

Voyons.

CUPIDON.

Non, Déesse adorable, ne m'exposez point
à vous dire que je vous aime. Vous regar-
dez ceci comme une feinte ; mais vous êtes
trop aimable, & mon cœur pourroit s'y mé-
prendre. Je vous dis la vérité ; ce n'est pas
d'aujourd'hui que vous me touchez. Je me
connois en charmes. Ni sur la terre, ni
dans les cieux, je ne vois rien qui ne le ce-
de aux vôtres. Combien de fois n'ai-je pas
été tenté de me jettet à vos genoux ? Quelles
délices pour moi d'aimer la Vertu, si je pou-
vois être aimé d'elle ? Eh ! pourquoi ne m'ai-
meriez-vous pas ? Que veut dire ce penchant
qui me porte à vous, s'il n'annonce pas que
vous y serez sensible ? Je sens que tout mon
cœur vous est dû. N'avez-vous pas quel-
que répugnance à me refuser le vôtre ? Aima-
ble Vertu, me fuiez-vous toujours ? regar-

Jeze-moi. Vous ne me connoissiez pas. C'est l'Amour à vos genoux qui vous parle. Essayez de le voir. Il est soumis : Il ne veut que vous fléchir. Je vous aime, je vous le dis ; vous m'entendez ; mais vos yeux ne me rassurent pas. Un regard acheveroit mon bonheur. Un regard : Ah ! quel plaisir, vous me l'accordez. Chère main que j'idolâtre, recevez mes transports. Voici le plus heureux instant qui me soit échu en partage.

LA VERTU, *soupirant.*

Ah ! finissez, Cupidon ; je vous défends de parler davantage.

L'AMOUR.

Quoi ? la Vertu se laisse baiser la main ?

LA VERTU.

Il va si vite, que je ne la lui ai pas vû prendre.

MERCURE.

Ce fripon-là m'a attendri aussi.

CUPIDON.

Décèsse, pour m'expliquer comme lui ;

48 L A R E U N I O N
vous plaît-il d'écouter encore deux ou trois
petites Périodes de conséquence ?

L A V E R T U.

Quoy, voulez-vous continuer ? Adieu.

C U P I D O N.

Mais vous vous en allez, & ne décidez rien.

L A V E R T U.

Je me sauve, & vais faire mon rapport
à Minerve.

L' A M O U R.

Adieu, Mercure, je vous quitte, & je
vais la suivre.

C U P I D O N, *riant.*

Allez, allez lui servir d'antidote.



SCENE

SCENE XIII.

MERCURE, CUPIDON.

CUPIDON, *riant.*

HA, ha, ha, ha. La Vertu se laissoit apprivoiser. Je la tenois déjà par la main, toute Vertu qu'elle est: & si elle me donnoit encore un quart d'heure d'audience, je vous la garantirois mal nommée.

MERCURE.

Oui; mais la Vertu est sage, & vous fuit.

CUPIDON.

La belle ressource!

MERCURE.

Il n'y en a point d'autre avec un fripon comme vous.

CUPIDON.

Qu'est-ce donc, Seigneur Mercure? Vous me donnez des épithètes! vous vous familiarisez, petit Commensal?

C

~~MERCURE.~~

Quoi, vous vous fâchez ?

CUPIDON.

Oh ! que non. Nous ne pouvons nous passer l'un de l'autre. Mais qu'en dites-vous ? Le Dieu de la Tendresse n'a pas beaucoup brillé, ce me semble ?

MERCURE.

Vous êtes un étourdi. Vous ne l'avez que trop battu ; & je crains que vous n'ayiez paru trop fort. Comment donc ? vous égratignez en jouant jusqu'à la Vertu même ? Oh ! on ne vous choisira pas pour la cérémonie présente. Vous êtes trop remuant. Vous mettez la Ville & la Cour sur un joli ton. J'entends quelqu'un. Je suis sûr que c'est Minerve qui va venir vous donner votre congé. C'est elle-même. —



SCENE XIV.

ET DERNIERE.

Tous les Acteurs de la Piece.

MINERVE.

CUPIDON, la Vertu decidoit contre vous ; & moi-même j'allois être de son sentiment, si Jupiter n'avoit pas jugé à propos de vous réunir, en vous corrigeant, pour former le cœur du Prince. Avec votre Confrere, l'ame est trop tendre, il est vrai ; mais avec vous, elle est trop libertine. Il fait souvent des cœurs ridicules ; vous n'en faites que de méprisables. Il égare l'esprit ; mais vous ruinez les mœurs. Il n'a que des défauts, vous n'avez que des vices. Unissez-vous tous deux. Rendez-le plus vif, & plus passionné ; & qu'il vous rende plus tendre & plus raisonnable : & vous serez sans reproche. Au reste, ce n'est pas un conseil que je vous donne ; c'est un ordre de Jupiter que je vous annonce.

C ij

52 LA REUNION DES AMOURS.

CUPIDON, *embrassant l'Amour.*

Allons, mon Camarade, je le veux bien.
Embrassons-nous. Je vous apprendrai à
n'être plus si sot ; & vous m'apprendrez à
être plus sage.

FIN.